

CÉCILE ALIX

REGARDER  
L'ORAGE  
DANS  
LES YEUX

RAGEOT

TW : L'héroïne de ce roman rencontre  
un personnage qui a subi violences et agressions  
sexuelles. Le texte ne décrit pas ces violences mais les  
suggère et rend compte des souffrances occasionnées.

Cet ouvrage a été imprimé sur un papier  
issu de forêts gérées durablement,  
de sources contrôlées.



Couverture : Françoise Maurel

ISBN 978-2-7002-7969-6

© RAGEOT-EDITEUR – Paris, 2023.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

*Pour Émilie, ma secrète et lumineuse.*

*Pour la fille aux yeux bleus,  
croisée sur un trottoir à Bordeaux.*



« Nous sommes  
ce qui est tombé là  
ce qui a germé  
sous des millions d'années  
d'obscurité  
nous sommes  
les enfants des étoiles<sup>1</sup> »

THOMAS VINAU

1. Thomas Vinau, « Les enfants des étoiles », *Les derniers seront les derniers*, dans *Le cœur pur du barbare*, Le Castor Astral, 2021.



# 1

## ***Les histoires d'amour finissent mal. En général!***

- Pénélope, tu m'écoutes ?
- Mmmm...

Mon histoire a commencé par un amour fou.  
Celui d'Ariane et Orion.

Avec des prénoms pareils, on s'imagine une rencontre glamour : coucher de soleil sur une plage grecque, peaux veloutées au parfum ambré, sirtaki feutré pour ambiancer... Sauf qu'à l'époque, Instagram n'existait pas et que ces deux-là ne nourrissaient aucune sensibilité esthétique en matière de séduction.

Ariane empestait le beurre rance, la sueur dessinait une auréole humide sur le haut de son jean et sa frange, plaquée sur son front, lui donnait l'air d'un Playmobil en fin de vie. Elle revenait de quatorze mois en Nouvelle-Guinée et tentait désespérément de hisser

son sac à dos XXL sur le porte-bagages d'un TGV. Elle haïssait l'odeur de la gare de Lyon, de la France, de ses habitants, et de tout ce qui ne sentait pas la tribu Wolani des hautes terres de Papouasie. Elle aurait voulu passer le reste de sa vie là-bas, au lieu de se coltiner la tronche des Français moyens de deuxième classe qui lui rappelaient que, non, elle ne serait jamais une Papoue, vu que son clan, c'était eux. Alors elle avait ronchonné « Putain, fait chier ! » en shootant dans son bagage.

– Je peux vous aider ?

Il était né comme ça, l'amour fou. Un garçon à tête de lion qui proposait ses services au sosie adulte de Dora l'exploratrice.

Elle avait levé les yeux vers lui, un sourire coup-de-foudroyé s'était épanoui sur son visage.

– Je veux bien, merci.

– À trois, on soulève ?

Deux semaines après, ils emménageaient dans un studio du septième arrondissement de Lyon. Meubles pur Louis Carton, matelas Emmaüs et sommier palettes début de siècle : un cocon miteux rien qu'à eux.

Ils avaient partagé leurs coquillettes à l'eau, leurs nuits blanches laborieuses et leurs fluides corporels, avaient brillamment passé leurs thèses – elle d'ethnologie, lui de médecine – et s'étaient solennellement engagés l'un envers l'autre devant monsieur le maire.

Après avoir profité de la vie en duo un bon petit paquet d'années, ils s'étaient mis en tête de se reproduire.

Neuf mois plus tard j'étais née.



C'était la mode des Chloé et des Emma, mais ma mère rêvait d'être la copine de Sophie Marceau dans *La Boum* quand elle était gamine. Le second rôle qui n'a jamais fait fantasmer personne à part elle, le non-kiff absolu : une préado échevelée, baptisée Pénélope. Mon père avait validé. Il trouvait cohérent de m'appeler comme la femme d'Ulysse, de créer en quelque sorte une identité familiale d'inspiration mythologique.

Affligeant.

Je porte le seul prénom au monde dont le préfixe est aussi interlope que le suffixe. Bonjour la rime riche, *big up* à l'inconscience parentale.

– Pénélope !

– Quoi ?

Je reconnais qu'au départ mon prénom ne m'a pas porté préjudice, tout a roulé jusqu'à mes douze ans. Famille clean socialement posée, père médecin le jour, au foyer la nuit, mère globe-trotteuse, liesse générale à chacun de ses retours de mission professionnelle, progéniture rêveuse, un peu à l'ouest mais scolairement douée, vacances chaque été sur l'île de Ré... Je nageais dans le bonheur et je trouvais ça normal. À force de gambader dans des prairies de trèfles à quatre feuilles, la chance devient banale.

J'aurais dû en profiter davantage parce qu'ensuite les catastrophes se sont enchaînées. J'ai soudain eu le cheveu gras, des barbelés sur les dents, une surproduction d'œstrogènes, des fesses derrière, des seins devant,

un moral en état de décomposition avancée et, tous les vingt-huit jours, de nouveau des couches.

Mais le pire du pire, c'est que, la même année: 1) les éléments mâles de ma classe, en pleine surcharge hormonale, ont capté l'ambiguïté de mon prénom; 2) mes parents ont divorcé.

Terminé l'amour fou, ouverture des hostilités. Cumulonimbus 365 jours par an, orage permanent dans l'appartement. Je n'avais rien vu venir. La veille, ils s'aimaient; le lendemain, ils développaient un eczéma purulent à l'idée de partager la même salle de bains. Ariane s'est réfugiée dans le travail et Orion dans les bras de Leslie, la poufiasse qui avait remplacé sa femme dans son cœur et dans son lit.

Ils m'ont répété des crétineries de magazine psy: « On s'est rencontrés trop jeunes. La passion s'est épuisée. Le quotidien nous a minés. Tu n'es pas responsable. Tu restes notre fille adorée. »

Je leur ai dit: « N'importe quoi! La passion s'entretient, le quotidien s'enchant. Réinventez-vous, bande de feignasses! » Je les ai suppliés d'attendre, de réfléchir, de ne pas bousiller une famille aussi parfaite que la nôtre. Ils m'ont répondu: « On se sépare, Pénélope, mais on t'aimera toujours. »

« Foutaises, fariboles et billevesées », comme auraient dit mes ancêtres.

Ils m'avaient vendu leur amour fou, leur désir embrasé, leur complicité de moitiés qui formaient un tout flamboyant, et j'y croyais! Je voulais que le grandiose m'arrive à moi aussi. Je refusais qu'on saccage mon romantisme, qu'on épétale mes fleurs bleues,

qu'on ternisse mon eau de rose et qu'on me prouve, par avocats interposés, que les sentiments éternels étaient surcotés.

En même temps que mes héros, j'ai perdu foi en l'univers, « papa » et « maman » ont définitivement disparu de mon vocabulaire. Depuis leur divorce, j'ai la rancune chevillée à l'âme, la rage au ventre et le cœur en maintenance.

– Ma puce, tu peux lâcher ton ordi, s'il te plaît ? Il faut vraiment qu'on parle.

Au début, Orion s'est installé à quelques rues de notre ancien chez-nous pour profiter au maximum de son week-end sur deux de garde réglementaire et de la moitié de mes vacances scolaires. Je ne suis allée qu'une fois dans son appartement, pour tirer les choses au clair.

« Je ne suis pas un animal de compagnie dont on se refile la laisse ou le panier, lui ai-je assené. Tu as choisi Leslie, moi Ariane. Je n'habiterai jamais ici, hors de question que je me partage. »

Il a secoué sa crinière en invoquant la décision de la juge aux affaires familiales et rugit sourdement que j'étais trop jeune pour décider de choses aussi capitales.

Le pauvre. Tellement prévisible...

Je lui ai répondu, les yeux dans les yeux :

« Écoute, Orion, tu m'as bassinée toute mon enfance pour que je développe mon esprit critique et ne me conforme pas stupidement aux diktats de la société,

alors assume. Je ne suis pas responsable de vos errances affectives. Vous m'imposez votre séparation, mais vous ne pouvez pas m'infliger deux toits et une existence à naviguer de l'un à l'autre sans véritable port où m'échouer. J'ai besoin de repères, de stabilité dans ce chaos, il en va de mon équilibre émotionnel! Si vous m'obligez à me diviser, il se pourrait que je développe une maladie psychosomatique incurable dont vous seriez les uniques responsables!»

J'étais plutôt satisfaite de ma tirade, c'était bien envoyé. Un brin docte et prétentieux, mais bon...

Évidemment, à douze ans, je ne m'exprimais pas spontanément comme si j'en avais vingt de plus, ce laïus m'avait demandé du travail. J'étais naturellement douée en rédaction, mais qui maîtrise l'art d'écrire ne possède pas automatiquement le talent de dire.

J'avais peaufiné mon texte une nuit entière avant d'obtenir cet argumentaire imparable. Je l'avais appris par cœur devant le miroir de ma penderie avant de le ressortir à Orion, avec l'assurance d'un bloc de granit face à un château de sable.

Il s'est rebiffé, je l'ai laissé s'épuiser. Il a fini par accepter mes conditions de mauvaise grâce et on a continué à se fréquenter bimensuellement au ciné ou au resto. Frustrant pour lui, suffisant pour moi. Rapport à ma rage, ma rancune et mon cœur à jamais atrophié.

– Bon, Pénélope...

– Deux secondes, je termine un truc!

Ensuite Orion s'est remarié avec Leslie, donc je l'ai définitivement boycotté. Plutôt mourir que de la rencontrer. Mon géniteur voulait tout recommencer, l'anneau au doigt et la bouche en cœur? Grand mal lui fasse, qu'il ne compte pas sur ma bénédiction. Ils ont déménagé à Libourne, à cinq heures de route de Lyon, le double en train. Orion a fini par se lasser des trajets, des réminiscences de sa vie d'avant et sans doute de moi. Peu à peu ses visites se sont espacées.

Il m'écrit des monceaux de cartes postales que je jette sans les lire, me laisse chaque semaine des messages que j'efface sans les écouter. On se voit quatre week-ends par an et c'est amplement suffisant. Il choisit une location dans un joli endroit, je fais la gueule du vendredi au dimanche, et comme il tient à son rôle d'ex-père modèle, il prend sur lui et me parle comme s'il ne remarquait pas les écouteurs vissés dans mes oreilles. Quand on se sépare, je lui lance un « salut » laconique, sans un regard, sans un geste, sans rien qui lui laisse penser que je tiens à lui. Je m'engouffre dans mon immeuble, mes épaules s'affaissent, j'ôte mes écouteurs, le souffle haché. Quatre ans après le divorce, je n'encaisse toujours pas d'avoir une famille en pièces détachées. Pathétique.

– Cette fois, ça suffit, tu ne termines rien du tout. Tu décolles tes fesses de cette chaise et tu viens discuter avec moi au salon!

Fin de mon introspection commémorative, Ariane est au bord du pétage de plombs.

Elle m'attrape par le bras et m'oblige à la suivre.

– Ça va pas ? je proteste. J'ai du boulot !

– Arrête de me baratiner, Pénélope, on est à trois jours de la fin des cours.

Elle me fait face, déterminée, pose ses mains sur mes épaules et m'oblige à prendre place sur le canapé.

– Si je me lève et que je retourne dans ma chambre, il se passe quoi ? je tente.

– Tu pourras dire adieu à ton téléphone, donc à ta vie.

Elle a gagné, je m'incline. De là à l'écouter...

Je reste assise entre mon chat Gaz et le coussin peint sur soie par feu ma grand-mère maternelle que je n'ai pas connue et qui par conséquent ne me manque pas.

Ariane parle et je m'absente. C'est incroyable la capacité à ne rien entendre que mes oreilles ont développée ces dernières années. Dès qu'un son me perturbe, des clapets invisibles se ferment automatiquement, je deviens sourde. Je zappe sans effort les discours moralisateurs de ma mère, les réflexions salaces sur mon prénom, la sirène des ambulances au milieu de la nuit, les cours qui me gonflent, les mecs lourds qui sifflent les seins qui passent... ce genre de choses.

Donc Ariane cause, je ne l'écoute pas, mais pour qu'elle s'imagine le contraire, je la regarde. Mieux que ça, je l'observe.

Incroyable, les cernes qu'elle se coltine ! On dirait un vieux panda en bout de course. Et c'est quoi, cette peau jaunâtre ? D'accord, le look ne fait pas partie de nos priorités mais en sa qualité de responsable féminine légale d'une ado en pleine quête d'identité, elle devrait me montrer un minimum l'exemple. Si j'avais l'image

d'une femme soignée, je penserais peut-être davantage à démêler la brousse compacte qui me tient lieu de chevelure et à porter autre chose que des fringues informes deux tailles au-dessus de la mienne.

Cela dit, pas sûr que je supporterais d'avoir un dres-sing à gérer, de paniquer pour un ongle cassé et de cohabiter avec une cinquantenaire liftée qui ressemblerait à une momie de bimbo à peine pubère...

Réflexion faite, je préfère Ariane avec ses poches sous les yeux et son teint de parchemin.

– ... habiter chez ton père.

Je sursaute. Défaillance de ma cécité auditive, j'ai capté la fin d'une phrase. Quatre mots. Signal d'alerte dans mon cerveau. Poils des bras hérissés, je dévisage ma mère, la bouche ouverte.

Ariane fronce les sourcils.

– Tu ne m'as pas écoutée ?

J'adopte une attitude neutre. Vague haussement d'épaules, moue flottante, regard bovin sans être trop absent, le ni oui ni non du langage corporel.

– Je rêve ! Pénélope, tu n'as rien suivi de ce que je t'ai expliqué !

Je déteste qu'elle prenne ce ton hystérique. Sa voix est naturellement grave, la pousser dans les aigus ne lui donne aucune crédibilité.

– Ben, résume... je l'encourage charitablement.

L'intensité de son regard me stupéfie. M'inquiète. M'épouvante. Ça sent la grosse annonce pas marrante.

Elle prend sa respiration et lâche :

– On m'a proposé une mission en Nouvelle-Guinée, j'ai accepté. C'est maintenant ou jamais.